

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 26 (1888)  
**Heft:** 32

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-190511>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
          six mois . . . 2 fr. 50  
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**CAUSERIES DU CONTEUR**  
2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> séries.  
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

### Les avocates.

Les brillants examens passés tout récemment à l'Ecole de droit de Paris, par une demoiselle Jeanne Chauvin, ont fait sensation. Prix de droit civil, prix de droit romain, etc., rien ne manque au succès de cette jeune fille. — Voici, à ce sujet, les réflexions de M. A. Tavernier, dans l'*Estafette* de Paris :

« Comme la vue d'un jeune visage féminin est infiniment plus agréable, plus encourageante que celle d'un vieux renard ou d'un dogue sur l'âge, qu'une face blafarde encadrée de favoris rébarbatifs, j'abandonne immédiatement mon avocat ordinaire, et je prends, pour défendre mes intérêts devant la cour, M<sup>lle</sup> Chauvin.

Ma cause fût-elle désespérée, avec mon avocate j'ai encore des chances de faire condamner mon adversaire. Comment les juges auraient-ils le courage de refuser toute leur indulgence à une « oratrice » qui, d'un geste coquet, d'un joli sourire, donnera aux arguments les plus contestables un charme irrésistible ?

Cependant, je dois avouer que la question a un côté plus sérieux. N'êtes-vous pas effrayés du caractère que prennent de plus en plus les études féminines ? Ces demoiselles se sont d'abord hasardées timidement à la Sorbonne, et ont, de ci, de là, enlevé quelques diplômes de bachelières. Puis, leur ambition a été plus loin. Elles ont risqué un regard du côté de l'Ecole de médecine, et, au bout de peu de temps, on a compté les doctresses par douzaines.

Après la médecine, voici maintenant la chicane, et cela devient vraiment dangereux.

Une femme doublée d'une licenciée en droit ! Songez-vous bien à ce que cela peut être ? cela fait frémir.

Si la femme, qui est déjà capable de trouver dans sa cervelle les plus terribles malices, les tours les plus imprévus, appelle encore à son secours les finasseries de la procédure, les ruses du code, que deviendrons-nous ! ! !

Mais songez que la femme est faite pour la procédure et la procédure pour la femme. Avec quel mignon frémissement de narines elles se plongeront dans ces bouquins tortueux ! Avec quel plaisir elles savoureront les inventions diaboliques de la chicane !

On aime assez plaisanter sur ces matières. Pourtant, il est bon aussi de réfléchir un peu. Il y a quelque chose d'inquiétant dans cette incursion

progressive des femmes sur des terres qui nous semblaient autrefois exclusivement réservées. Sont-ce les femmes qui deviennent supérieures ? Est-ce nous qui, au contraire, devenons inférieurs ?... Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à y gagner, car elles réussissent généralement dans ce qu'elles entreprennent. Soyez certains qu'elles arriveront à être magistrates, députées, présidentes.

En Amérique, cela ne paraît point si étrange, puisque, parmi les multiples candidatures à la présidence, celle de mistress Lockwod n'est pas la moins sérieuse.

Ce n'est pas à dire qu'une pareille éventualité me semble redoutable. Au fond, cela jetterait quelques nouveautés sur les choses de ce monde, qui commencent à être par trop rabattues.

Il y a d'ailleurs des femmes qui sont beaucoup plus *hommes* que pas mal de nos frères, et tout aussi capables de se mêler des affaires publiques. La seule chose à craindre, c'est que, si elles escamotent le pouvoir, elles n'en abusent effroyablement.

Si nous tournons parfois en raillerie ces aspirations après tout fort légitimes de la femme, mais un peu démesurées, c'est que nous craignons que pour elle la licence en droit ne devienne le commencement de... l'autre. »

Nous livrons les réflexions qui précèdent à l'appréciation de notre collaboratrice, Sophie Trottenville, dont nous serions charmé de connaître l'opinion. (Réd.)

Monsieur le rédacteur.

Aucune réponse à l'article de M<sup>lle</sup> Trottenville, concernant les domestiques femmes, ne vous étant parvenue jusqu'ici, permettez-moi quelques lignes en faveur des maîtres.

A lire M<sup>lle</sup> T., on s'imaginerait aisément que les défauts des servantes d'aujourd'hui sont attribuables à leurs maîtresses. Ce n'est pourtant pas celles-ci, que je sache, qui attirent ces nombreuses filles de la campagne qui, redoutant les travaux des champs, abandonnent sans regrets leur village et leurs parents pour aller à la ville vendre le plus cher possible leur inexpérience.

Pour la plupart, le prétexte de cette émigration est de servir et gagner quelque chose, mais l'objectif secret, quoi qu'on en dise, c'est de jouir de la ville et de ses distractions ; de porter robe à la mode,

gracieux petit bonnet blanc, tablier de percale blanche, à longs rubans flottants, attirant œillades et propos légers que leur modestie, effarouchée d'abord, acceptera bientôt comme de délicieuses flatteries.

La débutante arrive ordinairement chez ses maîtres avec un bagage de vertus ou de bonnes intentions aussi élémentaire que celui de sa malle. Et, en échange de la bonne volonté et de la soumission promises par la novice, en compensation de son inexpérience, la maîtresse use de patience pendant les deux premiers mois, travaillant avec elle et la dirigeant dans sa besogne. Puis, quand le moment jugé opportun est venu de la laisser voler de ses propres ailes, de lui laisser la responsabilité des repas, par exemple, c'est alors que les vraies tribulations commencent.

C'est la période des soupes qui sentent le ramoneur, des rôtis calcinés et coriaces, des asperges dont on a élagué l'extrémité verte pour les mettre bouillir, des morceaux de veau dont on a éliminé les rognons, des morceaux de linge humide, négligés en quelque coin obscur, des robinets à gaz qu'on a oublié de fermer, des graisses gaspillées, etc., etc.

En présence de ces fautes journalières, faut-il s'étonner si la maîtresse se fâche quelquefois, si elle est découragée, si sa bienveillance en est diminuée, et si enfin le désir d'un changement, quelque redoutable qu'il paraisse, est l'objet de ses préoccupations?...

Quant à la jeune fille, il y a longtemps qu'elle y pense; ça ne lui déplaît point; et ce qu'elle a acquis aux dépens de la paix intérieure de sa maîtresse, elle le fera valoir bien haut dans ses prétentions de salaire pour la nouvelle place qu'elle espère. — Et puis monsieur ne lui refusera sans doute pas un certificat élogieux, puisque ce genre de réclame est devenu affaire de forme, ou un vague moyen de ne pas nuire à la domestique qui a besoin de gagner sa vie.

Ainsi se prépare et s'accomplit la première permutation de la nouvelle émigrée.

Encouragée par les facilités que lui offrent les bureaux de placement, elle obéira à toutes ses velléités de changement, et acquerra de ce fait, des méthodes variées de cuisine ou de service; elle en deviendra fière, si ce n'est arrogante, oubliant ainsi la patience et le travail de ses maîtresses premières pour les lui enseigner.

Telle est la principale catégorie de servantes que nous fournissent les agences de placement.

Dans ces conditions, je me demande par quel moyen nous pourrions arriver à nous attacher le cœur, le dévouement des servantes de notre époque, et comment elles nous donnent le temps de veiller avec sollicitude sur leur petit budget.

Quant à leur logement, chacun sait que l'alcôve-cuisine tend à disparaître complètement; et la mansarde avec ses dangers, cessera d'être à redouter, lorsque notre ère de progrès aura compris l'urgente nécessité d'établissements *ad hoc* pour former les jeunes filles à la vocation de servantes, en leur inculquant avant toute chose, le sentiment du devoir,

et autres qualités dont l'absence est la source principale de nos tribulations de ménage.

*Une abonnée.*

### DÉSILLUSION.

On était au bal; une femme arrivée à cet âge mixte qui n'est plus la jeunesse, mais qui touche à peine à la maturité, et un homme sérieux — si l'on admet qu'après le saut de la quarantaine, le sexe fort devienne nécessairement grave — causaient, confortablement assis sur des fauteuils placés côte à côte.

Lui disait :

— Vous ne dansez plus ?

Elle de répondre :

— Non ; il faut quitter le monde avant qu'il nous quitte. Mais je me replie en bon ordre, je valse quelquefois.

— Vous plairait-il alors que nous battions en retraite de compagnie ? Voici précisément l'orchestre qui nous invite.

Elle se leva ; il enlaça sa taille ; le tourbillon commença aussitôt, et certes, à vingt ans, ils n'auraient pas eu, lui, plus de légèreté, elle, plus de souplesse. Tout à coup elle poussa un petit cri et s'arrêta.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

— L'épaulette de ce commandant m'a déchiré l'épaule ; c'est une griffe de chat.

— Ce cuirassier ?

— Oui, le gros là-bas qui accompagne l'orchestre de son soufflet d'orgue, et qui valse avec cette petite femme ; Jupiter métamorphosé, enlevant Europe.

— Vous êtes cruelle ; le voilà loin, continuons.

— Non, il m'a blessée à la première rencontre, à la seconde il me tuerait ; retournons à nos fauteuils et causons.

Naturellement elle gardait rancune au commandant et l'égratignait de la langue bien plus qu'il ne l'avait fait avec son épaulette.

— On n'est pas plus maladroit, disait-elle.

— Peut-être, chère madame, mais cette écorce un peu rude enveloppe un excellent homme.

— Vous le connaissez ?

— Un peu ; il m'est arrivé de l'avoir pour partenaire au whist chez sa propriétaire.

— Et vous le nommez ?

— Le commandant Cendrier.

Elle se redressa, les yeux fixes, puis, se voilant de son éventail, elle eut un fou rire d'enfant.

— Puis-je savoir... ? demanda son voisin.

— Oui, mais attendez, laissez-moi respirer ; j'étouffe. Est-il près ou loin de nous ?

— La valse finit, il reconduit sa danseuse, il salue... le voilà qui disparaît dans le salon du fond.

— Tant mieux ! je n'aurais pas pu le regarder. Ecoutez un conte, qui n'est pas de Perrault :

Il était une fois un pensionnat de jeunes filles où les mousquetaires ne se fussent pas fait prier pour regarder par le trou de la serrure. Un jour, au parloir, trois élèves causaient avec pères et mères, quand apparut un jeune sous-lieutenant de cavalerie, qui, par permission spéciale, avait été admis à voir sa cousine. Il était blond, et sa taille si mince qu'elle rivalisait avec celle de ces demoiselles ailées qui se posent, sans les toucher, sur les roseaux des étangs.

Heureuse Henriette ! avoir un si charmant cousin... quel péché d'envie elle fit aussitôt commettre aux trois camarades du parloir ! Des discours des parents elles n'entendirent plus un mot.

Après le parloir, jugez de l'avalanche de questions qui